

DISCOURS

Prononcé le 29 Février 1776;

Par M. DE BOISGELIN, lorsqu'il fut
reçu à la place de M. l'Abbé de Voi-
senon.

MESSIEURS,

LA Littérature, dans une nation fa-
vante & policée, devient insensiblement
le partage de tous les Etats. Il n'est per-
sonne aujourd'hui qui n'ait connu le prix
de vos travaux, qui ne semble jaloux
d'ajouter son suffrage à celui de son
siècle. Quiconque sent avec force &
pense avec justesse, aime ou cultive
l'art sublime, interprète de tous les au-
tres, qui donne l'énergie à vos senti-
mens, & la lumière à vos pensées : &
l'amour des Lettres est, dans tous les
états, la douce & consolante passion
des esprits sages & des cœurs vertueux.

Ce sentiment estimable n'est point
étranger

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE 73
étranger aux soins les plus graves &
les plus imposans des emplois de tous
les ordres. Je ne parle pas seulement
du ministère auquel des Evêques sont
consacrés : dépositaires de la parole &
de la loi, sans doute ils doivent chérir
& cultiver les Sciences & les Lettres.
C'est par elles qu'ils peuvent annoncer
& défendre les vérités de la Religion;
c'est par elles qu'ils peuvent rendre
plus sensibles les préceptes de cette
morale toujours pure, qui ne subit
point les changemens des mœurs &
des opinions, & que les vices ou les
préjuges de chaque siècle ne corrom-
pent jamais. Mais quel homme éclairé,
quel citoyen, dans quelque rang qu'il
soit placé, peut rejeter avec dédain des
arts & des connoissances fondés sur
l'amour même de la vérité, sur l'amour
de la vertu : principe supérieur, qui
préside à la vraie Littérature, comme
à la vraie administration ! Il donne un
caractère au discours, un terme, un in-
térêt à l'action ; il peut seul imprimer
à la conduite, comme aux Ecrits, le
sceau de la confiance publique, sans
laquelle il n'est rien de bon & de loua-
ble, ni dans l'Empire des Lettres, ni dans
la science du Gouvernement.

Il fut un temps où la Littérature de nos pères, foible encore & dans l'enfance, s'exerçoit sur des objets peu dignes de l'attention publique & des regards de la postérité. Richelieu vint, qui transmit tout à coup à la puissance de nos Rois le suprême ascendant qu'il avoit pris lui-même sur son Souverain. Près de ce trône où Richelieu sembloit avoir trouvé sa place, quelques Sages rassemblés, loin des intrigues des Cours, loin du tumulte des guerres, cultivèrent en paix des arts aimables, & présidèrent à la renaissance des Lettres. Seguier devint leur Protecteur. Leurs premiers hommages furent déposés dans le sein de l'Académie, & leur reconnoissance est immortelle. Bientôt avec l'Académie parut une Littérature nouvelle, émanée des sources pures de la saine antiquité. La Langue de Malherbe, déjà pleine de majesté, conçut l'élévation, & la force, & les transports altiers de la liberté romaine. Mais bientôt aussi l'élégante simplicité de la Grèce, la connoissance profonde du cœur humain, l'art des convenances, leçon unique, universelle, qui comprend tous les préceptes, & qui les rend inutiles, les observations justes, la vérité féconde, la douce & puissante

harmonie qui commande au sentiment, & que le sentiment seul a su produire, & tous les charmes enfin d'un langage sensible & vrai, simple & sublime, dont le cœur est toujours ému, dont l'oreille est toujours flattée, excitèrent par degré une admiration lente & durable, qui semble s'accroître avec le temps, & qui n'est peut-être pas encore parvenue à son terme.

On vit se former, dans la République des Lettres, la plus noble des conjurations, celle des talens contre les vices. La morale, source des grands intérêts, anime & dirige tous les travaux littéraires. Les uns observent leur siècle; Philosophes à qui rien n'échape, Censeurs qui ne savent point pardonner; ils ont l'art d'aiguiser les traits d'une raison sévère, & polissent les mœurs publiques*. Un autre nous fait sentir, dans l'innocence de ses Fables, l'impression naïve & juste des erreurs de nos sociétés, & des simples besoins de la nature. Boileau devient Horace; il a gravé ces mots sur le Temple de Mémoire: *Rien n'est beau que le vrai.* Bossuet em-

* Pensées de Pascal, Essais de morale. La Bruyère, la Rochefoucault, &c.

76 DISCOURS DE MESSIEURS
prunte le style d'Homère, & sa hauteur est celle du ciel, dont il fait descendre les vérités saintes. Fénelon, nourri des maximes évangéliques, s'instruit dans la sagesse d'Athènes, pour donner des leçons aux Souverains : Fénelon, qui posa les fondemens de la première de toutes les sciences, celle de régner; il osa faire goûter à Louis XIV les fruits amers de ses triomphes; il fit monter jusqu'à lui les réflexions des bons citoyens & les murmures des peuples*. Combien la prospérité trompe & le malheur instruit ! Louis XIV mourant envisagea la France; il oublia sa gloire; il montra son courage. Il lui reste aujourd'hui d'avoir perfectionné les lois, d'avoir favorisé les Lettres, & d'avoir rétracté la grande erreur de son règne. La science du bien public devint, ainsi que toutes les autres, un objet intéressant de l'art d'écrire, sous un règne paisible & modeste, qui donnoit à tous les arts ces consolans & précieux avantages, le repos & la liberté. Louis XV a vu combler l'intervalle qui sépara si long-temps les différens ordres des connoissances humaines. Les principes de

* Lettre de Fénelon à Louis XIV.

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 77
la Législation, consignés dans les Ecrits d'un Chancelier illustre*, appartiennent à la République des Lettres. Nous avons vu sortir, du sein de la Littérature & de l'étude des lois, un Ouvrage célèbre, dont le Public instruit fait à la fois admirer les beautés & juger les erreurs. Le but général du Gouvernement est connu; sa marche habituelle & constante n'est plus enveloppée dans l'ombre & dans le mystère; la politique habile est le secret du talent, & non celui de l'Etat. On peut éclairer la nation: il reste des préjugés à vaincre, des abus à détruire; on ne peut plus la tromper, on n'en a pas besoin. L'autorité connoît mieux ses obligations, & connoît mieux sa force. Sûre d'elle-même, elle peut céder sans crainte à des idées justes, & l'opinion publique ne résiste point au pouvoir dirigé par la raison. Ainsi, tout se tient & tout s'unit, les intérêts des Princes & les désirs des peuples, & l'on a connu que l'utilité publique est le terme où doivent tendre, d'un pas égal, & ceux par qui la nation est instruite, & ceux par qui la nation est gouvernée.

* Œuvres de M. d'Aguesseau.

Dans tous les rangs, dans tous les états, une éducation commune nous transmet les mêmes principes, & l'étude de la Littérature en est la base. Soit qu'ensuite on doive influer sur les opinions ou sur les affaires de son temps, on a besoin également d'observer les mœurs & les lois de son pays, & les connoissances généralement répandues, & le pouvoir de la parole, & celui des événemens. Ce sont les mêmes objets que nous avons sous les yeux; c'est la nature humaine dans toutes ses situations, qu'il faut qu'on étudie: & qui pourra dire quels sont ceux qui doivent l'étudier avec l'intérêt le plus sensible & l'attention la plus suivie? Sans doute il faut la connoître pour en peindre & les vices & les vertus, & les infortunes & les prospérités. Mais quelles seront les ressources de celui qui doit conduire les hommes, s'il ignore, & les principes qui dirigent le cœur humain, & les maux qui l'affligent? O vous qui ne concevez point les charmes de la Littérature, vous qui semblez insulter à l'illusion de ceux qui la cultivent, ne seriez-vous point insensibles au sort de vos semblables, à celui de vos concitoyens? N'est-ce point que des plaisirs vains, qui se suc-

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 079
cèdent, vous égarent sans cesse hors de vous mêmes, ou qu'une triste & vulgaire ambition ne vous laisse d'autre sentiment & d'autre désir que celui des honneurs sans pouvoir, ou du pouvoir même sans objet? Si telles sont les sources de vos mépris pour les Lettres; pensez-vous que les mêmes causes ne doivent point être funestes au succès de votre administration? Malheur donc à la nation dont le Gouvernement n'encourage point ces douces occupations, fondées sur les mêmes connoissances & les mêmes vertus qui doivent diriger les Gouvernemens.

Nous sommes loin d'honorer du nom de Littérature toute oisive & frivole composition qui n'enseigne point aux hommes à devenir meilleurs & plus heureux. Si les esprits corrompus savent trouver des charmes dans le vice, & se complaire dans le mensonge, la vérité seule & la vertu peuvent offrir une digne & convenable occupation aux esprits raisonnables. La vraie Littérature est celle de tous les siècles. Elle n'admét point une célébrité qui passe; & l'homme qui persuade, & qui doit guider dans tous les temps la raison perfectionnée, est le seul dont le nom puisse être du-

80 DISCOURS DE MESSIEURS
rable. Il vivra dans l'avenir aussi long-
temps que la vertu sera respectée parmi
les hommes.

Quel est le véritable homme de Let-
tres? C'est celui qui fait considérer tous
les rapports de l'objet qui l'occupe, qui
connoît le prix des détails, qui les ras-
semble avec ardeur, & les observe avec
inquiétude. Il ne donne rien aux senti-
mens exagérés, aux vaines conjectures.
Il redoute comme un écueil le funeste
& facile amas des réflexions étrangères
ou superflues. Il suit la nature; il saisit
l'expérience & craint de la contredire,
plus soigneux de l'interroger que jaloux
de la prévenir. Il cherche le vrai qu'il
annonce, comme on étudie le bien qu'on
veut faire; il veut tout voir & tout vé-
rifier; & telle est aussi l'heureuse im-
pression de la vérité connue, qu'elle se
développe ensuite d'elle-même sans
art & sans effort. Sa marche est li-
bre & naturelle, & pourtant involon-
taire. Elle semble égarer quelquefois
celui qu'elle guide, & ne le trompe
jamais. Lui-même il étoit loin de pré-
voir les utiles écarts auxquels il faut
qu'il s'abandonne; lui-même il n'a pas
su par quelle invisible puissance il de-
voit être enlevé, pour ainsi dire, à

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 81
l'objet qu'il devoit suivre; & transporté
tout à coup hors de lui-même, il a
parcouru sans erreur & sans obstacle la
route infallible qui l'y ramène. Quels
que soient ces désordres apparens &
ces retours heureux d'une Littérature
étendue & variée, l'art d'intéresser les
hommes, nécessaire pour écrire comme
pour agir, a d'abord pour lois constantes
les idées claires & les connoissances ap-
profondies; & sans doute un sentiment
vif & soutenu doit transmettre, à nos
actions comme à nos discours, & ses
mouvemens & ses ressources. Qui peut
marquer, en tout genre, une méthode
aux talens, une ligne aux succès? Nos
pensées ne sont à nous, & nous n'en
pouvons faire usage que lorsque, de-
venues plus fortes & plus sensibles par
leur rapport entre elles, & transformées,
pour ainsi dire, par l'intérêt qui nous
anime, elles semblent se confondre avec
nos sentimens. Il en est du style comme de
la conduite; l'un & l'autre est l'expression
de notre caractère, l'un & l'autre est
l'image de nous-mêmes. Soit qu'on in-
struise ou qu'on commande, une longue
& secrète expérience, dont le principe
a disparu, dont l'impression reste, est
le conseil toujours présent, toujours ca-

ché de la sagesse & du courage. Ainsi ; le vertueux citoyen , qui seul a balancé les triomphes des Césars & les naissances destinées d'Octave , enseignoit autrefois l'art de régner par la parole ; & qui-conque aujourd'hui fait lire & goûter ses préceptes , a compris que l'Orateur de Rome en devoit être le véritable Dictateur. Plein d'amour pour la vérité , de zèle pour son pays , actif , éloquent , instruit , il eût maintenu le véritable empire des Lettres , il eût sauvé l'Etat.

Si nous devons en croire & ses leçons & ses exemples , si les arts qu'il a cultivés , si les emplois qu'il a remplis n'ont point abusé son esprit habile à s'entretenir de lui-même , la Littérature & l'administration doivent s'unir sans cesse & se donner des secours mutuels.

Nous nous plaignons que l'Eloquence , souveraine des Républiques , est sans force & sans voix dans une Monarchie. Là , disons-nous , le crédit & la faveur exercent un pouvoir absolu. Là , l'homme puissant n'a point son appui dans lui-même , & le citoyen estimé ne sent que sa propre foiblesse. Mais quand Cicéron parloit dans le Sénat , il étoit le père de la patrie. César racontoit des victoires qui reculoient les bornes de

l'Empire. Pompée rendoit grâces à sa fortune , devenue celle du peuple Romain. Scipion entraînoit au Capitole ses juges & ses accusateurs , pour remercier le Ciel de l'avoir fait naître. Nous n'avons point ces nobles sentimens à produire , parce que nous n'avons point d'aussi grands objets à traiter.

Craignons l'excès d'une admiration à laquelle nous n'avons point appris à donner des bornes ; craignons les préjugés de notre enfance. La raison les dissipe , & l'illusion se mêle encore à l'habitude de nos jugemens. Qui peut mettre en balance les intérêts d'une ville & d'une république , avec ceux du genre humain ? Voudrions-nous voir encore tout l'univers esclave d'un seul peuple , & ce peuple , non moins infortuné que triomphant , en proie à l'ambition d'un seul homme ? Autant notre siècle a surpassé par ses connoissances ces temps de troubles & de guerres , autant les objets qui nous occupent sont supérieurs aux injustes & violentes délibérations du champ de Mars & des Comices. Oubliions-nous sans cesse , & les biens dont nous jouissons , & les sources de la lumière générale qui maintient notre bonheur & notre sécurité ? Ce sont les

84 DISCOURS DE MESSIEURS
hommes éloquens de tous les pays, qui
doivent plaider les vrais intérêts des
nations. C'est par les bons ouvrages,
par ceux qui sont pensés avec justesse,
qui sont écrits avec chaleur, que les
usages salutaires se communiquent, que
les vérités utiles sont connues. Ainsi
tombent les barrières qui sépareroient les
Etats; & peut-être les traités qui rap-
prochent des Puissances alliées, leur don-
nent moins de rapport entre elles, que
les idées semblables n'en ont établi de-
puis un siècle entre les nations ennemies.
Nous voyons, d'un bout de l'Europe
à l'autre, les Gouvernemens plus doux
& plus humains. Les guerres sont moins
longues & moins sanglantes. La paix est
appelée, de son véritable nom, le pre-
mier besoin des sujets, le premier de-
voir des Souverains. Nous nous con-
fumons, il est vrai, trop souvent en
murmures, & sans cesse en regrets; mais
enfin nous sommes instruits, & nous
osons juger de ce qui nous manque,
& nous pouvons nous rendre compte
de nos progrès, par nos espérances &
par nos craintes.

Nous nous plaignons qu'il ne reste
plus rien à faire à l'Eloquence: il ne
tient qu'à nous d'étendre son empire; il

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 85
est une éloquence toujours assortie aux
lois, que le vœu public encourage, &
que le trône n'a jamais reponffée. Il est
des pensées nobles & vraies, qui ser-
vent la patrie & ne blessent point la ma-
jesté. Un jeune Souverain s'élève, au-
quel une grande & pénible tâche est
donnée, celle de remplir notre première
attente; il n'a point séparé du bonheur
ni de l'amour de son peuple, la gloire
de son règne; il se plaît au récit de
tous les biens qu'il veut faire, & semble
oublier tous ceux qu'il a faits. On peut
l'entretenir de ses devoirs, & non de ses
vertus. Administrateurs de tous les or-
dres & de tous les rangs, efforçons-
nous d'acquérir, par l'étude de la Lit-
térature, le droit de dire avec sagesse,
& pourtant avec force, des choses utiles.
Nous en aurons le courage au même
degré que nous en aurons le talent, &
chaque jour en fera naître des occasions
intéressantes. Combien de fois, dans des
Etats assemblés, nous avons nous-mê-
mes été témoins de l'émotion généreuse
des bons citoyens, & de l'autorité d'un
discours favorable au besoin des peu-
ples! C'est là que l'Eloquence ne manque
ni d'intérêts ni de moyens; il semble
qu'elle puisse y reprendre encore tous

les ornemens de son antique liberté. C'est là qu'elle peut être définie, comme autrefois, *l'art de tenir une multitude attentive, de charmer les esprits, d'entraîner, de ramener les volontés, & d'exercer la plus noble domination dans des assemblées tranquilles & florissantes* * ; & l'homme éloquent, qui met sa dignité dans les succès de son zèle, peut opérer, par des paroles puissantes, tantôt le salut d'une province, & tantôt le bien même de l'Etat.

L'éloquence n'est pas le simple effet des talens; elle est la plus noble production de ces mêmes vertus qui doivent animer tous les travaux consacrés au bien public. Il est une sorte de courage, une horreur naturelle pour tout ce qui peut ressentir la bassesse & la servitude. Il est une conscience tranquille, fondée sur l'habitude des vues justes & des actions utiles, qui donne au style l'empreinte de la confiance & le pouvoir de la persuasion : & ce ne sont point là des qualités que la facilité d'un esprit cultivé par les Lettres & la seule impression d'un goût éclairé puissent transmettre à nos discours au moment

* Cic. de Orat. lib. 1,

du besoin; il est des actions que le vice n'imitera jamais; il est des expressions que la vertu seule a l'heureuse audace & le droit de prononcer.

Qu'est-ce donc que l'Eloquence? Qu'est-ce que la Littérature, s'il est vrai qu'elle ne convienne pas à tous les Etats, à tous les objets qui peuvent servir au bonheur des hommes, s'il est vrai qu'elle ne s'étende pas aussi loin que tous nos sentimens?

Nous devons aujourd'hui chercher plus que jamais à réunir & les talens, & les vertus, & les ressources de tous les ordres. Nous avons un devoir intéressant à remplir, celui d'élever les générations naissantes. C'est par elles que nous acquérons les rapports qui nous unissent aux temps où nous ne ferons plus, & que nous pouvons hâter ou ralentir les progrès de la postérité. Personne de nous n'ignore ce qui reste à désirer en France pour perfectionner l'éducation publique; déjà plus d'une fois le premier Ordre de l'Etat a provoqué la vigilance du Gouvernement. La voix de tous les Corps a consacré les réflexions de tous les hommes instruits; chaque ordre, chaque profession réclame une institution qui nous manque;

& ce premier objet d'utilité publique, qui comprend tous les autres, ne fera jamais rempli que par l'heureux concours des efforts du Gouvernement, & des vertus & des lumières de tous les Etats. Le siècle de Louis XIV fut celui des Arts & de la Littérature. Le règne de Louis XV sera célèbre à jamais par l'étendue des connoissances humaines. Puissent désormais les sages lois préparer du moins, dans l'éloignement, le règne des bonnes mœurs, & que la postérité doive au siècle de Louis XVI & ses vertus & son bonheur !

L'Académicien auquel je succède n'a point eu l'avantage d'employer ses talens au bien de son pays; mais nous savons que son cœur ne se refusa jamais aux besoins des malheureux. Il jouissoit d'une fortune modique, & sa mort a fait perdre deux mille livres de pension à des familles indigentes. On ignore long-temps qu'il avoit consigné des fonds pour réparer des maisons incendiées dans une terre qu'il habitoit. Les larmes de ceux dont il a soulagé la misère, ont trahi ses bienfaits, & nous ont fait connoître ses vertus. Il paroît que l'habitude de la Littérature avoit secondé l'aménité naturelle de son caractère, & qu'elle

a fait dans tous les temps son bonheur ou sa consolation; son exemple nous apprend quelle est la séduction des Lettres, même au milieu des dangers dont elles ne sont pas toujours exemptes, & quelles peuvent être aussi leurs ressources dans toutes les vicissitudes de la vie.

Honoré de vos suffrages, MESSIEURS, admis à vos Assemblées, je sens combien il me seroit doux de vous témoigner ma reconnaissance, en profitant de vos lumières. Si l'éloignement des lieux me cause souvent des regrets, je pourrai du moins encore recueillir le fruit de vos travaux. Je partagerai l'admiration de tous mes concitoyens: heureux si je puis rendre les connoissances d'une saine Littérature utiles à l'administration d'une province & d'un diocèse, dont les intérêts doivent former l'objet constant de mes pensées & la véritable occupation de ma vie !

